

m.

Partant de là

Eté 2003

Partant de là, je constate que les yeux ne s'ouvrent et ne se ferment que sur des parcelles fragmentées de réalité. Certains regards, de côté, semblent se diluer comme autant de droites tracées en long et en large, et qui finissent par se superposer.

A la longue, cela donne l'impression étrange que la ligne de fuite ne se situe pas au lointain mais qu'elle demeure, toute proche, comme une vue de l'esprit qui n'aurait pas encore d'épaisseur.

De nouveaux yeux, perdus parfois dans d'autres, comme s'écoulant d'une altérité passagère, cherchent à se deviner au détour du semblable. Noyés d'eux-mêmes, ne pouvant malgré tout s'immerger, ils racolent au-devant des faces, mendiant parfois l'éclat de nostalgie nécessaire au rattachement.

D'autres paires, qui pointent loin et qui submergent, qui embrassent sans minauder tout ce que l'horizon tend à offrir de lui-même, ces autres-là n'esquissent rien mais épaississent, au grès de leur fantaisie les fragments non disloqués d'un réel paranoïaque.

A voir, à être vu, sujet au microscope et objet d'étude, cliché et boîte noire sans sosie authentique, au bout de notre lorgnette, la solitude.

Partant de là, je constate que l'état présent est subordonné aux paramètres invisibles.

D'une part, les choses ressenties, passées au crible de nos émotions d'ici et d'avant, distordues par le champ de ressenti d'alter proches, se muent inévitablement en stroboscopiques arabesques, déposant les sédiments tenaces où s'enracineront les souvenirs.

D'autre part, les états de faits simples et reconnus de tous, comme autant de signes ostentatoires d'un consensus. Ici et là, phénomènes datés, heures symboliques au cadran universel, anniversaire d'une mémoire historique se déformant d'elle-même, paraboles et défilés commémoratifs.

Au-devant de nous s'avance l'informe et nous déployons des génies d'imagination pour le façonner.

Le prenant dans notre paume, il nous appartient de le rendre plus malléable encore avant que de ne déterminer sa finalité. Modelant sans contraindre ce que ce chaos sous-entend, nous pouvons ouvrir la porte et laisser entrer le soleil.

Partant de là, je constate que les chairs ne se mêlent qu'aux frontières d'autres chairs, sans chercher toujours plus avant l'en-dessous où s'inscrivent les schémas systématiques de nos passions.

La première ecchymose garde le bleu des gerçures pour preuve et répand dans notre inconscient le soufre amer, le venin qui demeure comme au premier jour en attendant.

La première écharde s'enfonce loin dans la peau et, s'agrippant à notre mémoire, définit les contextes où recommencer à s'érafler, où poursuivre la déchirure, où découdre les cicatrices, où naître et mourir d'une toujours évidente flamme, belle.

Le premier désespoir, celui qui défigure l'amour, celui qui pose les conditions de l'après, s'enracine au plus profond, vissant les peurs qu'on dirait primitives au symbole, automatisant nos sentiments reproductibles à l'envi, désordonnant le monde sacré de l'enfance et nous faisant perdre pied dans la flaque, pourtant affleurant, de notre ego.

La première porte fermée à nos désirs ne se réouvre jamais que sur ces mêmes désirs pour longtemps rendus là, attendant, frappant vainement au seuil de nos amours mortes et dispersant, dans un geste équivoque, l'illusion d'une virginité perdue pour un amour sans finitude.

Partant de là, je constate que l'absence n'est pas en creux mais qu'elle pousse, au-dehors, et qu'elle stigmatise.

Émergeant sans alerte, elle trace au visage un sillon bavard au coin de la bouche, dévorant tout et rendant délicat le regard d'autrui.

Profonde, elle surgit sans mot dire, saute aux yeux, fait trembler cette corde et trahit, pour tous, l'émotion. Dégrafant la poitrine, elle met à nu le cœur, soudain hors de lui-même, qui palpite.

Elle change la cambrure d'un dos.

Souvent, elle semble heureusement se diluer au fond de quelque chose que l'on ne peut définir mais qui est de nous, à la croisée de la nostalgie, de la colère et de la difficulté qu'il y a à renoncer.

Ceux qui manquent nous marquent et nous impriment, emportant avec eux, où qu'ils soient, un bout de notre peau qu'il nous faut cicatriser.

Partant de là, je constate que l'histoire tourne sur elle-même, tend à se reproduire, changeant simplement quelques mots au lexique et filant, à toute allure, vers on ne sait quoi.

Au début le sang coule rouge dans nos veines, fluide, et parcourt notre être d'une volonté nécessaire à l'outrage. Il est bon de se savoir là, prêts à fendre le désir de nos pères et s'évadant de rien, d'aller vers soi.

A la fin, quand le sang s'épaissit et finit par renoncer à couler plus bas, quand la poussière nous guète, nous poussons encore une fois la porte de l'intimité et nous nous voyons.

Entre les deux, il nous faut nourrir la chimère de notre réalité, rêver, aussi haut que possible.

Partant de là, je constate que le don n'est offert que pour le bien de tous et qu'il faut être ce passage, cette fenêtre ouverte pour s'oublier et tendre.

Alors nous entendons et ressentons, au plus profond de notre chair, cette voix et ce tremblement vers lesquels il nous faut aller libres et aussi vierges que possible.

Là où nous allons, nous touchons du doigt le nerf de la vie et il vibre pour nous. Plaintif et joyeux, il demeure cette source où boire quand la soif nous brûle, où nous abriter du soleil aigu, où vaincre les ténèbres.

Ici, nous pouvons nous délester sans crainte et laisser tout notre être s'écarteler au vent. Les muscles se relâchent et la peau se recoud sans pâlir.

Nous ramenons de ce lieu des mots et des notes, des images. Laisant fenêtre ouverte, voici, pour le bien de tous, le parfum délicat de l'humanité.